

Jacques Brel, Georges Brassens et Jean Serge sur Europe 1 en 1965...(I)

*Avant de commencer la lecture de ces interviews,
nous voudrions attirer votre attention
sur le climat de cordialité et de complicité qui lie
Jacques Brel, Georges Brassens et Jean Serge.*

*Cette remarque a son importance pour mettre en évidence
le second degré avec lequel il faut lire ces interviews.*

Jean Serge : Bonsoir Georges Brassens, bonsoir Jacques Brel.

Georges Brassens - Jacques Brel : Bonsoir.

J.S. : Eh bien, étant donné l'humeur de ce soir, l'humeur ambiante, je voudrais vous demander à tous les deux d'abord si vous n'avez jamais l'impression d'une promiscuité pour ce que vous écrivez avec ce qui se passe autour de vous, sur les antennes par exemple, sur nos antennes sans fausse pudeur. Est-ce que vous n'avez pas l'impression, comme l'un l'a dit à travers la porte tout à l'heure, de cautionner des choses qu'il n'approuve pas ? Georges Brassens ?

G.B. : C'est-à-dire que, en fait, on n'a jamais quand même demandé expressément aux gens de la radio de nous passer.

J.S. : D'accord !

G.B. : Si on ne nous passait pas, on viendrait pas se plaindre en disant vous nous passez pas !

J.S. : Non, justement, c'est bien. C'est exactement la question posée, c'est est-ce que vous ne vous sentez pas, est-ce que vous ne craignez pas de cautionner par votre présence justement des choses qu'en d'autres temps vous désapprouveriez, enfin des voisinages que vous n'accepteriez pas dans votre vie professionnelle et qui vous sont imposés par une nécessité de programmation radiophonique ?

G.B. : Je pense... Voyez ce qui se passe quand je lis un journal ou que je regarde un album de photos, je choisis la photo qui me convient, selon mes goûts, selon mon humeur, selon ma culture, selon ce que je suis. Et il en va de même pour la radio. Il est évident que l'on ne peut pas, du matin au soir, écouter la radio et trouver tout à son goût... Je ne pense pas que le public qui déteste par exemple Brassens souffre quand il entend - quand je dis Brassens, mettons Brel aussi, tu veux bien que je te mette dans le même panier que moi - qui déteste ce genre d'individus, ces gens qui prétendent faire des chansons, enfin qui prétendent rien du tout mais qui font des chansons paraît-il, sérieusement, je pense pas que c'est...

Je veux dire par là que ceux qui n'aiment pas les gens comme Brassens ou Brel, s'en foutent de les entendre. Ils tournent le bouton, ils écoutent un autre poste. Et puis, quand ces deux boers ont fini, ils réécoutent. Ce que nous faisons quand nous entendons vos postes. Des fois, nous entendons des trucs qui nous plaisent pas, alors nous tournons le bouton, nous écoutons la musique d'un autre poste, ou de la B.B.C., ou n'importe quoi et puis quand ça va mieux, nous revenons. Il n'y a pas d'auditeurs qui écoutent du matin au soir la radio quand même ! Je veux dire qui écoutent. Des gens qui la laissent branchée oui !

Le procès des programmes de radio.

J.B. : Si, moi je crois qu'il y a beaucoup de gens qui écoutent. Moi j'ai parfois l'impression d'être ce qu'on appelait autrefois le juge dans la cave. J'ai l'impression de ça, oui... Et puis ça m'est égal... Mais j'ai l'impression par moment d'être le juge dans la cave, oui, de cautionner des choses...

J.S. : Et ça vous est très désagréable, Jacques Brel ?

J.B. : Non ! Oh non, c'est juste humiliant, mais qu'est-ce qu'on peut faire ? C'est juste humiliant mais c'est pas désagréable. Il est bien plus désagréable d'avoir froid la nuit, ou d'avoir faim... Je vous parle moi de notions de luxe... Et qu'on le veuille ou non, n'est-ce pas, comme ni Brassens ni moi n'avons eu la chance de rater, nous avons eu la malchance de réussir, parce qu'il faut bien le dire, n'est-ce pas, et bien, parce que c'est ça le fond du problème, nous sommes en proie à des tentations et à des idées qui ne sont ni de notre tempérament, bien qu'ils soient différents, ni de notre monde qui est encore inconnu. Et nous souffrons de ces tentations-là... Et moi j'ai l'impression d'être le juge dans la cave. "Monsieur, nous brûlons les Juifs... Mais j'en garde un !" . Et parfois j'ai l'impression d'être un peu ça...

G.B. : Je ne sais pas. Moi comme je ne fais pas beaucoup de radio, sauf quand on me met de force un micro sous le nez, et comme j'écoute pas non plus très souvent en fait, je ne sais pas tellement ce qui s'y passe.

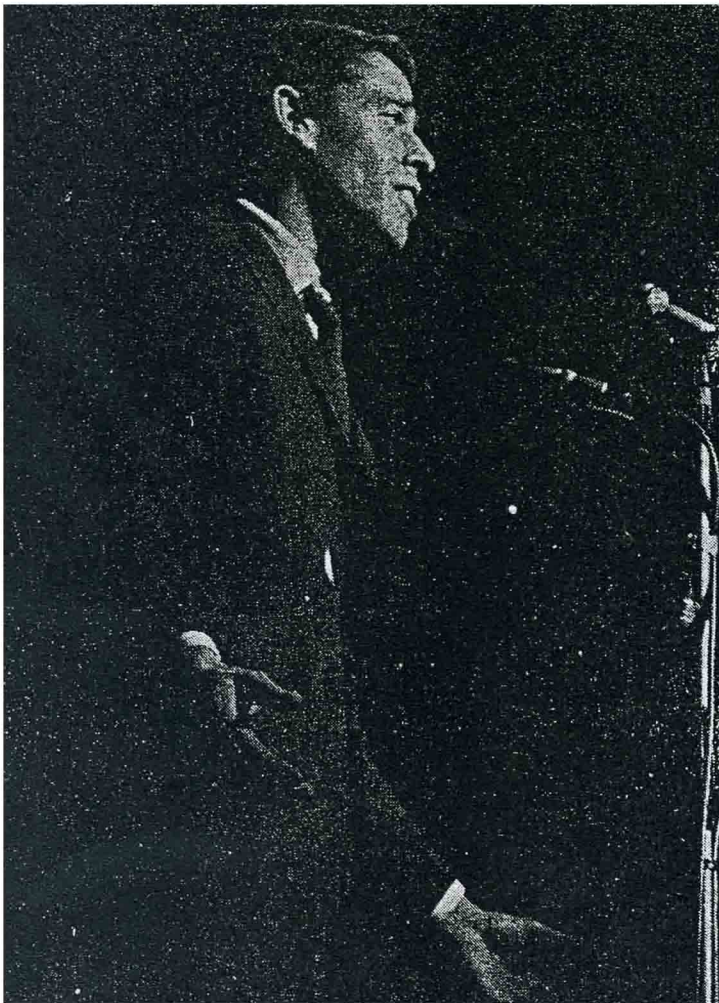
Et j'écoute la radio quand je roule pendant douze heures, alors là je sais à peu près ce qui s'y passe...

Mais tu vois, si j'écoute un disque qui me plaît, je l'écoute, je le reçois. Et si un truc ne me plaît pas, je tourne le bouton. Je m'en fous complètement alors. Si tu veux, le fait de t'entendre par exemple dans une chanson de toi que j'aime beaucoup, et puis brusquement d'entendre après quelque chose que je déteste, ça ne va pas me faire accepter cette chose, tu comprends, quand même... Tu vois, si j'ai accepté un truc de toi, je vais pas dire tiens, ces gens-là sont... Je ne pense pas quand même...

J.S. : Il n'y a pas d'intention malhonnête...

G.B. : Je crois qu'il y en a pour tous les goûts... Surtout pour les mauvais goûts, disons-le nettement, mais enfin, il y en a quand même pour tous les goûts. Et je pense que c'est à l'honneur de la radio, c'est de passer des choses d'assez mauvais goût, mais de passer de temps en temps quand même des trucs... Je pense qu'eux font ça justement pour se blanchir un petit peu, tu vois...

J.S. : Georges, tout à l'heure, tu nous as confié que ça ne te gênait pas du tout, que ça ne gâchait pas ton plaisir d'entendre des choses qui te semblent ou de mauvais goût, ou d'absence de goût, après une chose qui t'a bien plu.



G.B. : Que je considère comme ça !

J.S. : Oui, oui, loin de ton goût, que la promiscuité n'existait pas, mais est-ce que ce besoin de variété, ce besoin obligatoire à satisfaire chez les auditeurs, précisément en raison de leur diversité, est-ce que ça n'implique pas justement de trouver avec des chansons écrites, enfin des chansons écrites avec une recherche, avec un soin, avec une qualité, ça n'implique pas précisément le moment de repos que, au spectacle, on a avec l'entracte ?

G.B. : Ah, je ne sais pas. Si tu appelles entracte le fait de faire subir aux gens des trucs qui sont difficiles à accepter... En général, à l'entracte, en dehors de la publicité - et ça, en ce qui concerne certains postes, on n'en est pas privé - en dehors de la publicité, à l'entracte, on n'entend quand même rien. C'est véritablement l'entracte. Si vous vous arrêtez carrément, ça serait peut-être rigolo... Mais c'est que ça continue !

J.B. : Moi, je n'ai rien à dire. D'abord, la question est honteuse...

G.B. : Elle est mal faite...

J.B. : Non, elle n'est pas mal faite, elle est assez bien faite...

G.B. : C'est une question de malfaiteuse !

J.B. : Oui, c'est ça. J'approuve pleinement la question parce qu'elle a été extrêmement bien posée, mais c'est absolument pas possible tout ça. Moi, il y a des chansons où j'ai honte. J'entends des chansons et j'ai honte... Et Dieu sait j'écris de mauvaises chansons, qu'est-ce que j'ai pu commettre comme mauvaises chansons, et j'espère bien avoir ce luxe suprême jusqu'à la fin de ma vie - c'est le plus beau luxe du monde - celui qui consiste à pouvoir se tromper ! Mais il y a des erreurs que vous devriez aider à dissimuler.

G.B. : Vous savez, il y a quand même un truc, là. Parce que là, il nous sort de nos petits problèmes à nous, il s'imagine que nous avons l'envergure d'échapper à nos petites histoires personnelles. Mais c'est absolument impossible. Un individu normal ayant un tant soit peu de goût, d'écouter un poste de radio du matin au soir et de trouver continuellement son compte, c'est absolument impossible. C'est pas fait pour ça, c'est un crétin !

J.B. : C'est un abruti ! C'est un abruti !

G.B. : Si tu veux.

J.B. : C'est autre chose, parce qu'on naît crétin... et on devient abruti... La société nous y encourage.

G.B. : Quel que soit le poste, un homme de talent, un homme cultivé - j'en ai vu quelques uns - et qui s'intéresse aux belles lettres n'est pas capable du matin jusqu'au soir d'assimiler, que je dis, de lire, une vingtaine, une trentaine, une quarantaine, une cinquantaine de poèmes. Un seul lui suffit pour sa journée. Quand je dis un seul, un seul vers, ou deux vers, un distique. Vous, vous demandez quand même à des gens qui n'écoutent que d'une oreille distraite, de digérer du matin au soir cinquante, cent, cent cinquante chansons nouvelles. C'est absolument impossible.

J.S. : Eh bien, en essayant de ne pas continuer d'être un malfaiteur, du moins dans les questions, je me permets de te répondre, Georges, que c'est précisément parce qu'il est trop difficile d'avaler quelquefois plus d'un vers qu'il faut quelquefois des chansons extrêmement faciles qui représentent, sinon l'entracte qui s'est fait injurier tout à l'heure, mais le moment de repos, c'est-à-dire ce qui passe dans l'oreille sans y laisser aucune trace.

G.B. : Alors fais-nous passer de la musique !

J.B. : Faux ! Faux !

J.S. : Pourquoi faux ?

J.B. : Parce que tout est un acte d'amour et que l'amour c'est même pas facile à faire.

J.S. : Il faut se reposer entre deux actes d'amour.

J.B. : Non, mais il en faut au moins un avant de se reposer. Et très souvent, on se repose avant d'avoir posé un acte d'amour.

J.S. : On ne va pas continuer le procès des programmes de radio !

G.B. : C'est toi qui le cherches !



Cette rubrique reprend la transcription de documents sonores faisant partie de la sonothèque de la Fondation. C'est Edouard Caillau, le célèbre et sympathique animateur de Biarritz qui est responsable du décryptage de ces documents sonores. Edouard Caillau, vous le savez peut-être déjà, fut un grand ami de Jacques Brel. Mais il possède un sens de l'humour en perpétuel éveil et le talent de caricaturer des personnages et les situations dans lesquelles ils se mettent. Il eût été dommage de ne pas vous faire profiter des sourires quotidiens que nous propose Edouard au fil des journées de travail à la Fondation. C'est pourquoi cette rubrique sera illustrée par ses dessins.

A propos de Paul Valéry

J.S. : Bien sûr, mais quel que soit le goût de l'autocritique et je pense qu'il est satisfait, même si c'est un mauvais goût celui de l'autocritique, ce mauvais goût est satisfait. Mais il est évident que ce qui est important, pour ceux qui nous écoutent, pour ceux qui entendent vos chansons, il est important justement que les interprètes que vous êtes de vos chansons soient présents précisément par ce contact. L'autre jour, au moins à propos du livre qui est reparu, qui a été réédité, des textes de ses chansons, Georges Brassens disait, il pensait que les livres comme celui-là n'auraient pas une telle audience si l'auteur, si l'homme qui les avait écrits n'était pas une vedette au sens popularité du mot.

G.B. : Oui, je ne dis pas le contraire...

J.S. : Qu'est-ce que vous en pensez, Jacques Brel ?

J.B. : Oui, tout à fait d'accord. Les éditeurs sont devenus des maisons de radio.

J.S. : Eh bien, je ne pourrais pas, ici, citer des chiffres qui seraient déplaisants pour d'autres, mais il est évident que vous êtes les deux seuls, avec une différence de tirage, mais vous êtes les deux seuls dont les livres ont été vendus en très grand nombre. Or, il se trouve que les textes d'autres vedettes de la chanson qui sont plus anciens que vous dans le métier, disons dont la popularité pourrait être plus ancienne...

J.B. : Des noms ! Des noms ! Des noms !...

G.B. : Et puis, le temps ne fait rien à l'affaire, monsieur Serge. C'est parce que nous avons de bonnes gueules quoi, c'est sur là-dessus, sur cette foi qu'on nous prend des trucs.

J.S. : Précisément, les bonnes gueules dont tu parles...

G.B. : Justement, dans l'émission dont tu me parles là, on avait cité Valéry, ce qui est effrayant, parce que je considère Valéry comme un des plus grands poètes.

J.B. : Je considère Valéry comme un malfaiteur moi... Comme un malfaiteur.

J.S. : Pourquoi ?

J.B. : Ah, oui, sur le plan de la pensée, c'est un malfaiteur, Valéry.

G.B. : Oui, mais enfin, c'est quand même pas n'importe qui... C'est un poète !

J.B. : Non, c'est un grand malfaiteur.

G.B. : Et bien, il a vendu péniblement 500 exemplaires de sa première édition, "La jeune Parque".



La popularité à travers un livre, à travers un disque.

J.S. : Oui, tu as sûrement raison et si on fait des comparaisons avec des poètes inconnus du grand public comme Henri Michaux, il est évident que le tirage ne peut pas se comparer, mais je ne pense pas que là non plus le plus grand nombre soit une garantie du succès. Simplement, j'essaie de te répondre, et j'essaie de faire admettre à Jacques Brel que si c'était simplement un signe de votre popularité, que vos textes soient vendus comme des livres, eh bien, ceux qui ont une notoriété égale à la vôtre dans le monde du music-hall, eh bien, auraient vendu en fonction de cette popularité, en fonction de cette notoriété...

J.B. : Faux... Faux...

J.S. : Pourquoi ?

J.B. : Faux parce qu'il y a des gens qui achètent des livres, et des gens qui n'achètent que des disques voyons !

G.B. : Ce que voulait dire Jean Serge là, c'est qu'on ait quand même acheté ton livre, après avoir acheté ton disque.

J.B. : Oui, mais la question est mal posée !

G.B. : Ah oui, évidemment !

J.B. : Parce que nous vendons, tu le sais très bien, tu es aussi conscient que moi, nous vendons des disques à des gens qui relativement achètent des livres...

G.B. : Oui, d'ailleurs j'ai été très étonné quand on m'a appris...

J.B. : Moi, j'ai été stupéfait !

G.B. : C'est incroyable.

J.B. : Oui, ça me prouve... Et puis, c'est tout... Et puis il y a des gens qui vendent beaucoup plus de disques que toi et que moi, mais qui vendent des disques à une clientèle, à des gens qui n'achètent pas de livres, et puis c'est tout...

G.B. : Enfin, un cochon n'y retrouverait pas ses petits...

J.B. : Enfin, il faut bien se dire un truc, parce que Jean Serge, il est gentil, on l'aime bien tous les deux, mais enfin, il est très réfugié...

G.B. : Il n'est pas mal... J'en ai vu dans la radio, moi...

J.B. : Ce n'est quand même pas une raison pour ne pas dire que toi et moi nous sommes de joyeux amateurs à côté de gens comme Tino Rossi ou Aznavour. Mais il est évident que les gens qui achètent les disques de Tino Rossi ou d'Aznavour n'ont pas tellement envie d'acheter un livre relatant les oeuvres de...

G.B. : Non, bien sûr...

J.B. : ...de Tino Rossi, qui sont d'ailleurs confidentielles. Et tu sais que j'aime bien Tino Rossi, mais je ne crois pas qu'il ait écrit beaucoup de chansons... et qu'on n'ait pas tellement envie de lire les chansons d'Aznavour donc c'est faux!

G.B. : C'est peut-être eux qui ont raison précisément. Ils sont pas faits pour être lus, ils sont faits pour être chantés.

J.B. : C'est peut-être eux qui ont raison parce que Tino Rossi et Aznavour font beaucoup plus de chansons que nous, parce que j'espère que tu es très conscient, tu ne fais pas du tout des chansons, tu as la conscience et moi aussi, je ne fais pas des chansons. Nous sommes de sacrés tricheurs, mais nous sommes des tricheurs monstrueux par rapport à la chanson et par rapport au music-hall.

J.S. : Cela dit, Jacques Brel, cette envolée lyrique de destructeur amusé, parce que c'est vraiment le contraire de la destruction, vous qui parlez de tricher, vous êtes, vous d'une part comme interprète, et comme auteur, et Georges Brassens vous êtes exactement mais dans le métier que vous exercez, que vous vouliez qu'on l'appelle métier ou non, c'est un métier puisqu'il se trouve qu'il y a des clients, des clients de disques, ou des clients dans les salles de spectacles, vous êtes les deux qui non seulement ne trichez pas, mais dont la base de l'oeuvre est le refus du trucage et de la tricherie. Alors, comment pouvez-vous parler d'être des truqueurs ou des tricheurs ? Vous n'êtes ni l'un ni l'autre des truqueurs ou des tricheurs. Votre oeuvre écrite, votre oeuvre musicale, votre oeuvre d'interprétation vous donnent tort. Et c'est merveilleux d'avoir raison en donnant tort à son adversaire, c'est la meilleure défense d'un avocat.

G.B. : En fait, on trichait là pour t'amuser à toi, pour te permettre de dire ça...

J.S. : Bon, alors bonsoir. Je vous demande de bien vouloir revenir la semaine prochaine.

Interview Georges Brassens & Jacques Brel, 1965-66.

Entre décembre 1965 et février 1966, Jean Serge avait invité Brassens et Brel pour une série d'entretiens diffusés sur Europe 1.

Le bulletin de l'association des amis de Jacques Brel (Jef) a publié l'intégralité de ces échanges en 1990.

Nous avons choisi de les classer dans les années des diffusions radiophoniques. On trouvera donc les textes de 4 émissions en 1965, les deux suivantes en 1966 ainsi que des extraits ou échos publiés par d'autres revues.